

L'écriture et ses moyens de reproduction

Par Hector FABER

(Suite et fin)

“A, dit-il, c'est le toit, c'est la maison; C, c'est le croissant, c'est la lune; O, c'est le soleil; S, c'est le serpent; U, c'est l'urne et V, c'est le vase (de là, vient qu'on les confond souvent); X, ce sont les épées croisées, c'est le combat... Qui sera le vainqueur? on l'ignore... aussi les hermétiques ont-ils pris le X pour le signe du destin et les algébristes pour le signe de l'inconnu; Z, c'est l'éclair, c'est Dieu...”

Au reste, cette observation peut s'étendre à tout ce qui constitue élémentairement l'écriture humaine. Tout ce qui est dans la langue démotique y a été versé dans la langue hiératique. L'hiéroglyphe est la racine nécessaire du caractère. Toutes les lettres ont d'abord été des signes, et tous les signes ont été d'abord des images. La société humaine, le monde, l'homme tout entier est dans l'alphabet.

Car après que l'homme eut inventé l'écriture, le besoin de la reproduire s'est manifesté, impérieux. Graduellement, à travers les siècles, le tracé des lettres se modifia, intimement lié aux moyens de réalisation.

Les signes maladroitement tracés par les hommes de la préhistoire furent gravés sur des os de rennes à l'aide de silex taillés en pointe. Dès que le fer apparut, on l'employa pour fabriquer des outils propres à l'incision de la pierre. Les premiers Romains utilisèrent le bronze.

L'un des modes les plus anciens de reproduire l'écriture fut l'empreinte obtenue sur l'argile au moyen de sceaux ou cachets.

M. Claude Schaeffer, conservateur du Musée préhistorique de Strasbourg, qui depuis trois ans exécute de vastes fouilles en Orient, à la recherche de civilisations disparues, a mis à jour l'an dernier toute une “bibliothèque”, formée de tablettes d'argile et de grandes tables de pierre, à plusieurs colonnes d'un texte très serré en écriture cunéiforme alphabétique. On appelle ainsi une écriture formée de sortes de coins triangulaires disposés de façon variée, d'où le mot “cunéiforme”.

Ces tables reproduisaient des vocabulaires et des poèmes dans une langue encore inconnue qui nous reporterait, dit-on, au quatorzième ou treizième siècle avant notre ère, à l'époque de l'antique et très haute civilisation de la Syrie du Nord.

Parmi les écrits les plus anciens que l'on connaisse il faut mentionner ceux qui ont été gravés sur bois. On a retrouvé dans l'une des pyramides de Memphis, ville de l'ancienne Egypte dont elle fut la capitale, une planche en bois qui aurait été gravée il y a plus de cinq mille ans.

L'emploi des peaux tannées est aussi très ancien. On prétend qu'il était répandu chez les peuples de l'Asie, les Grecs, les Celtes et les Romains.

Dans l'antiquité comme au moyen-âge, on fit usage de tablettes de cire. C'était le papier à lettre du temps.

Mais lorsque fut réalisé le papyrus, l'ancêtre du papier, cela permit de multiplier les documents écrits.

On dit que le papyrus était une grande plante à tige nue qui atteignait une hauteur d'environ une douzaine de pieds. Cette espèce, qui croissait en abondance sur les bords du Nil, serait aujourd'hui presque complètement disparue.

Les anciens Egyptiens l'employaient pour divers objets de vannerie. C'est l'écorce de cette plante qui fournissait le papyrus. On en détachait des pellicules concentriques, — à peu près comme nos écorces de bouleaux, j'imagine, — lesquelles étaient taillées en rubans pour être employées à la confection des manuscrits.

L'avènement du papyrus nécessita d'autres moyens de reproduction.

On s'avisa de se servir d'une matière colorante et, pour l'appliquer, on imagina de tailler en pointe des tiges de roseaux. C'est ce qui constitua le calame.

D'origine égyptienne, comme le papyrus, le calame, que l'on trempe dans une encre épaisse, est encore en usage de nos jours chez les arabes.

Les Romains, eux, imaginèrent de faire des calames en bronze. Ce furent les premières plumes métalliques.

L'usage des plumes d'oie taillées est beaucoup moins ancien. Il ne se réalisa qu'au début du quinzième siècle, et c'est de cette époque que datent les traits gras et maigres et l'empiètement des lettres.

Car les premières écritures, — celles que les Phéniciens imaginèrent et qui furent adoptées par les anciens Grecs avant de devenir latines, — étaient formées de lignes droites ou courbes, sans aucuns traits obliques ou perpendiculaires. C'est ce que nous appelons dans le langage usuel les lettres-bâtons.

L'apparition de la plume d'oie au service de l'écriture contribua à développer l'art du copiste et du calligraphe.

C'est alors que le livre apparut.

Tout d'abord on appela “volumes” les manuscrits en rouleaux, parce que le manuscrit était roulé sur lui-même. On rangeait ces volumes dans de petites cases, — un peu à la façon dont nos marchands classent les rouleaux de papier perforé pour pianos mécaniques...

Que l'on écrivit sur papyrus ou sur parchemin, le manuscrit garda fort longtemps la forme de rouleaux avant que l'usage s'établît de plier les feuilles en cahiers et d'en constituer des livres analogues aux livres modernes.

Les textes étaient généralement divisés en petites colonnes perpendiculaires; les titres, écrits sur une bande de parchemin qui débordait le manuscrit, étaient décorés en encre rouge, laissant dans notre langue le mot de “rubrique” qui l'avait consacré.

Ce fut l'âge d'or du parchemin... C'était des